

sans que leurs ennemis, conscients de la convoitise qu'ils allaient exciter à leur tour, aient osé envahir la place vide.

Et maintenant la nature indifférente, recouvre peu à peu de sa verdure folle, les vestiges de l'ouvrage humain.

Adieu, joli village où des êtres furent peut-être heureux jadis ! Repose en paix dans la tombe des herbes et du feuillage. Nous ne profanons pas ta solitude par les cris, le branle-bas et toutes les immondices d'un campement éphémère...

## XVIII

C'est la plaine à présent, la lande sèche et stérile qui s'étend à perte de vue sous un ciel de fusion. Nous marchons dans la pluie de flammes.

La zila serpente au milieu de l'herbe brûlée où surgissent parfois quelques buissons métalliques.

Le sentier est tellement sinueux, qu'il n'offre pas un mètre en ligne droite. Et puis, il est si étroit qu'à tout moment la botte heurte et choppe contre ses bords. Cette marche en zig-zag, les yeux rivés au ruban de terre, finit par étourdir, sans compter que d'une certaine plante écrasée monte une acre puanteur de cadavre.

Le paysage gire autour de vous...

De distance. en distance, quelques terriers de chacals, trous profonds qui s'enfoncent loin sous le sol, forcent au détour et débandent un instant le regard.

Sans interruption, au-dessus de nos têtes, détonnent les batteries lointaines d'une foudre invisible. C'est le rire des Dieux, « éclatant comme un joyeux tonnerre dans un ciel serein... »

Les porteurs sont harassés. Ils traînent, rompent la file et s'arrêtent sans souci de la chicotte. Ils vont se laisser choir quand Mali survient qui prétend les ragailhardir...

Il entonne un récitatif, plutôt une sorte de complainte aux demandes et aux réponses alternées. En même temps, il lance en l'air son fusil et le rattrape comme fait le tambour-major avec sa canne à pomme d'argent. Aussitôt, les noirs se réveillent, et, de nouveau tordus, courbés, comme entraînés en avant par le poids de leur *sandoukou*, ils courent sur le chemin. Et ils chantent ! Oui, ils chantent avec cinquante kilos sur la tête !

Enfin, voici le bout de l'étape : ce marais dont l'eau scintille sous la forge du ciel. Nous camperons cette fois au milieu de la brousse.

Or ça, bons nègres qui déposez vos fardeaux, ne croyez pas vous reposer si vite ! Il s'agit encore de désherber la place où nous fixerons nos

tentes. Allons, empoignez-moi ces machettes. Travaillez, sacrés *bushmen*!

Ah les pauvres bougres!

Je défaille presque dans l'affreuse odeur de suint que dégagent leurs peaux de bêtes...

### XIX

De gros nuages se sont amassés dans le ciel. Le tonnerre gronde, se rapproche; la pluie tombe. Un souffle frais passe sur la terre embrasée. Quel délice! Mais la tornade ne dure guère, aussitôt détournée vers l'Est.

Pourtant le soleil restera caché tout l'après-midi.

Nous sommes dans la brousse immense! Une chaleur sous nue pose comme un genou sur la poitrine et oppresse.

Au milieu du marais, jaillissent quelques arbres vigoureux, tout enguirlandés de plantes volubiles aux clochettes penchées et lasses.

Pas une feuille qui bouge dans l'air gras, saturé de phosphore. Et, parfois, une haleine chaude, écœurante, s'exhale de la poche bourbeuse où commencent de râler les crapauds.

Une lourde tristesse m'accable. Je songe à ces